

## Le roman médical ou médecine et littérature

La médecine avance sous le masque. Son appareil sophistiqué la garantit du profane. Son cérémonial, avec tout ce qu'il met en jeu, et tout ce qu'il implique, entretient le mystère. Il en va d'elle et de ses servants comme d'une religion. Lorsqu'il intitule un de ses romans *L'Homme au masque blanc*, Franck Slaughter exploite cette orientation. Ce personnage pose l'image inversée de l'homme au masque noir, Zorro, créé en 1919 par J. Mac Culley. Le premier poursuit le mal organique qui affecte l'individu au nom de la vie, le second s'attaque au mal qui affecte le corps social au nom de la justice. L'un à la pointe de l'épée, l'autre à la pointe du bistouri. Maître de la santé, voire de la jeunesse, doté de pouvoirs exceptionnels sur la vie et la mort – autant dire sur le destin, – voici le médecin, héros de notre époque. Il investit la littérature à partir du XIXe siècle jusqu'à l'engouement pour le roman médical qui, dans sa forme populaire, se propage de la Libération à la fin des années soixante. Après les horreurs de la dernière guerre, il maintient la présence de l'humanisme dont on dénonce par ailleurs la faillite. Du malade, son objet autant et d'une autre façon que la maladie, il requiert confiance, docilité, espoir. Celui-ci, justement effrayé par les périls qui le menacent et devant lesquels il se sent impuissant, ne les lui ménage pas. Il répond par un dévouement sans faille, s'investissant *Afin que nul ne meure*, selon l'ouvrage de Maxence Van der Meerch qui développe aussi sa réflexion sur le rôle et le sens de la médecine dans *Corps et Âme*, en jouant sur cette dualité fondamentale. L'excès même des contraintes pesant sur les hommes d'aujourd'hui expose le médecin à de nouvelles missions, en apparence étrangères à sa compétence, et pour lesquelles, à cette période encore, il est mal préparé. Par exemple, lorsque tel consultant pénètre dans son cabinet mû par le stress, le mal de vivre, la dépression, et non par quelque affection physique identifiable, n'en arrive-t-il pas, malgré lui, poussé par la nécessité, au rôle de confesseur, de directeur de conscience, autrefois dévolu au prêtre ? Cette fonction, qui n'est certes pas nouvelle, revêt cependant des aspects nouveaux. Dans *Le Pavillon des cancéreux*, Alexandre Soljenitsyne prête au vieux Dr Orechтенkov les considérations suivantes : « C'est que, voyez-vous, en fait de maître pour la jeunesse, nous en avons perdu un de très important, le médecin de famille ! Les grandes filles de quatorze ans et les garçons de seize ans ont absolument besoin de bavarder avec un docteur. Et pas à leur pupitre, pas quarante personnes à la fois (d'ailleurs ce n'est pas ainsi qu'on bavarde), et pas non plus à l'infirmérie scolaire où on les reçoit chacun trois minutes [...] De cette façon, non seulement il les prémunira contre les erreurs, les élans mauvais, l'avilissement de leurs corps mais encore toute image qu'ils se font du monde se trouvera purifiée et ordonnée. »

La responsabilité morale du médecin s'accroît d'autant ; elle englobe sa responsabilité scientifique et sa responsabilité sociale. À son pouvoir temporel – l'empire des corps – s'ajoute un pouvoir spirituel, ne le voudrait-il pas. Il régnait sur la chair – ou, du moins, s'y efforçait. Il règne à présent aussi sur les esprits et sur les coeurs. Cette dualité interroge conjointement l'homme et le praticien. Elle donne lieu à de rudes débats intérieurs, comme on le constate chez Cronin. Il n'est plus simplement le savant à qui on a recours pour résoudre les problèmes cruciaux de l'humanité, il est l'instrument même de la Providence, jusqu'à se confondre à elle. Tel est le cas du baron Larrey, médecin militaire renommé, compagnon de toutes les grandes campagnes de l'empereur, qui fut surnommé « la Providence du soldat ». Cela relève de l'histoire mais l'idée demeurera et se manifestera dans les romans à partir de cette date.

Pensons, par exemple, à *Madame Bovary*. Emma Bovary s'est empoisonnée. Les efforts désordonnés et incomptents de son mari, le Dr Canivet, et de Mr Homais,

l'apothicaire, ne parviennent pas à améliorer son état. Ils se voient contraints de mander le Dr Larivière, une sommité, pour lequel Flaubert s'est inspiré de son père. L'arrivée du Dr Larivière est ainsi décrite : « L'apparition d'un dieu n'eût pas causé plus d'émoi. Bovary leva les mains. Canivet s'arrêta court, et Homais retira son bonnet grec bien avant que le docteur fut entré. » Le médecin, être exemplaire, – pensons au fameux Dr Pascal de Zola, prototype du médecin de famille qui fait référence, et que tout le monde appelle avec amitié « le bon docteur Pascal », – sa valeur se trouve encore renforcée par le fait que c'est dans son domaine que les progrès scientifiques et techniques réalisés au cours d'un peu plus d'un siècle frappent le plus l'imagination.

Dieu mort – selon la prophétie nietzschéenne, – les disciples d'Esculape récupèrent donc la foi à leur profit. Ils l'intègrent à la pratique de leur métier. Aussi, l'opération chirurgicale, avec ses officiants en uniforme, la précision et l'ordonnance de ses rites, la solennité de l'atmosphère dans laquelle elle se déroule, évoque-t-elle à s'y méprendre quelque « messe sans Dieu ». Le roman populaire médical, particulièrement sensible à cet aspect riche de ressorts dramatiques, en a usé d'abondance, entretenant ainsi le mythe et le développant. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les ouvrages de Frank G. Slaughter, Heins G. Konzalic, G. Hafner, E. Seifer, ou même, à un rayon supérieur, ceux de Maxence Van der Meersch, A.-J. Cronin, André Soubiran, etc. Tous les aspects de la médecine y sont représentés : l'organisation hospitalière, dans *Hôpital général* de Slaughter, *L'Hôpital d'Alphonse Boudard* ; le cancer dans *Le Pavillon des cancéreux* de Soljenitsyne, *La Mort du pantin* de Pierre Moustiers, *Un cri de Michèle Loriot*, porté à l'écran sous le titre *Docteur Françoise Gaillant* ; les épidémies dans *La Peste* de Camus, *Le Hussard sur le toit* de Giono, *Opération épidémie* de Slaughter ; la tuberculose dans *La Montagne magique* de Thomas Mann ; la formation médicale dans *Un grand patron* de Pierre Véry, *Le Destin de Robert Shanon* de Cronin ; l'exercice de la médecine dans *Le Médecin de campagne* de Balzac, *Le Docteur Pascal* de Zola, *Voyage au bout de la nuit* de L.-F. Céline, *Les Hommes en blanc* d'André Soubiran, *Le Livre de San Michele* d'Axel Munthe ; les problèmes moraux, avec *Sept morts sur ordonnance* de Georges Conchon ; l'arrivisme, les tentations et dérives de la médecine, dans *Knock* de Jules Romain ; et la tentation des honneurs avec le professeur Lartoy qui, dans *Les Grandes Familles*, de Maurice Druon, ne songe qu'à succéder au poète Jean de la Monnerie à l'Académie française. Il serait fastidieux de prolonger cette liste.

Qu'il nous soit permis de risquer ici deux observations. Dans cette énumération rapide, l'on constate que la plupart des auteurs cités sont médecins ou ont commencé des études de médecine pour le devenir. Ils ont souvent exercé : par exemple, Slaughter a été chirurgien militaire. Mais, dans le même temps, bon nombre se présentent comme des croyants et consacrent aux problèmes religieux une part de leur production. Il en va ainsi de Cronin. Dans d'autres cas, l'hôpital, lieu tragique par excellence, permet de poser en termes manichéens l'éternel problème du Bien et du Mal, lequel débouche sur une mystique. Ceci, évidemment, sans préjudice du scepticisme de tradition dans ce milieu ni du courant de la libre pensée qui remonte aux médecins humanistes de la Renaissance, au premier rang desquels figure Rabelais.

La littérature finit par assimiler le médecin et le prêtre, encore que le premier ait parfois à payer l'orgueil démiurgique d'avoir voulu se rendre semblable à Dieu. Ces dispositions assurent évidemment la survivance d'une idéologie fondée sur le christianisme. Pour utiliser de préférence des stéréotypes, elle ne réussit que mieux, véhicule privilégié de l'humanisme chrétien ou athée.

En second lieu, il suffit de réfléchir un instant pour découvrir combien les médecins interviennent dans la littérature contemporaine à des degrés divers. Pêle-mêle, citons, parmi les plus grands, poètes et romanciers : Georges Duhamel, André Breton, Louis Aragon, Louis-Ferdinand Céline, Henri Mondor, Jean Freustier et, parmi les contemporains vivants, Jean-Christophe Ruffin, prix Goncourt, Alain Dubos, ancien vice-président de Médecins sans frontières, ou encore Antoine Sénanque, neurochirurgien qui vient de publier *La Grande Garde*, – nom qu'on donne à la garde de neurochirurgie, – qualifié par la critique de « roman noir des hommes en blanc ». Sénanque met en scène le Pr Vadas, spécialiste de la chirurgie de la moelle épinière, sommité mondialement connue, qui se concentre sur le malade, avec « son histoire, son environnement, son ange même, éventuellement », et il dit de lui qu'il « déchiffre les destins dans les chairs » et, plus loin, parlant d'une chirurgie intuitive, « le chemin de la maladie est la seule voie d'accès aux autres ». Nous sommes là au cœur du problème englobant médecine et fiction romanesque. Encore nous sommes-nous limité au domaine français.

Constat troublant. Il s'avère que les personnages de médecins tiennent aussi une grande place dans ce qu'il est convenu d'appeler « la grande littérature », de Marcel Proust à Simone de Beauvoir, en passant par Roger Martin du Gard (*Les Thibault*), Georges Duhamel (*Chronique des Pasquier*), Maurice Druon (*Les Grandes Familles*).

D'autre part, la force du mythe médical éclate dans la littérature populaire de grande consommation, en qui certains critiques n'hésitent pas à voir un genre distinct qui s'impose auprès du public par ses stéréotypes, au même titre que le roman policier, le roman d'amour, le roman d'aventures. Le catalogue des éditions Marabout de l'automne 1975 comporte une collection spécifique de « Romans médicaux », présentée par ces lignes : « Cette série groupe des romans décrivant avec réalisme les aléas du monde médical. Romans humanitaires où les sentiments prennent une place importante ».

Au même moment, *Le Magazine littéraire* consacre un dossier au sujet. Le phénomène s'étend même aux publications érotiques de poche, les éditions Eurédif ayant lancé une « Collection Toubib ». L'écriture serait-elle un prolongement de la pratique médicale ? La plume relaierait-elle opportunément le scalpel ? Existerait-il là quelque tentation vers laquelle il conviendrait de se pencher ? Y songer n'est point absurde. On peut remarquer que ce rapprochement a été fait, en 1849, par le préfacier du *Manuel de clinique médicale* de Hildenbrand, dans une analogie saisissante. Il écrit ceci : « Donner l'intelligence du langage de la nature, et la méthode la plus sûre de l'interroger, c'est le double but de l'enseignement clinique. Les phénomènes morbides par lesquels les maladies se manifestent, c'est-à-dire les symptômes, peuvent être considérés comme des mots au moyen desquels la nature souffrante exprime des idées, c'est-à-dire les affections morbides dont elle est atteinte. Leur ensemble constitue des phrases que l'élève doit savoir lire et comprendre, pour que l'interprétation qu'il leur donne puisse servir à diriger sa conduite ultérieure. » Cela peut aller plus loin puisque J. Revel et J.-P. Peter, amenés à envisager le corps en tant qu'objet nouveau de l'histoire, concluent leur ouvrage *Le Corps. L'Homme malade et son histoire* par ces lignes : « Si l'histoire est devenue le mythe qui permet depuis deux siècles aux sociétés occidentales de se penser, elle continue de s'interroger, à travers sa relation hésitante à la maladie et au corps, sur l'origine et le statut même de son langage ». Cette problématique de l'histoire vaut sans doute aussi pour la littérature dans la mesure où, dans sa modernité, principalement en poétique, elle tend à restituer au corps une place privilégiée et à s'interroger, à se déterminer par rapport à lui. Cela est vrai déjà d'Antonin Artaud chez qui l'entreprise révolutionnaire de l'écriture passe par un affranchissement

singulier : « L'homme est malade parce qu'il est mal construit. Il faut se décider à le mettre nu. [...] Lorsque vous lui aurez fait un corps sans organes alors vous l'aurez délivré de tous ses automatismes et rendu à sa véritable liberté. » (*Pour en finir avec le jugement de Dieu*). Cela l'est aussi d'un poète tel que Bernard Noël dont les titres de certains recueils parlent d'eux-mêmes : *Extraits du corps*, *La Peau et les Mots* ; ou encore Jean Tortel auteur d'un *Discours des yeux*. S'agit-il, dans tous les cas, d'un processus métaphorique établissant entre corps et langage un battement créatif ?

Cette prise de conscience et cet investissement signifient-ils autre chose et doivent-ils se lire autrement ? Nous n'irons pas au-delà de l'interrogation car le champ contemporain de l'écriture cherche à définir là certaines de ses assises par un travail non encore achevé, et dont on ignore quelles voies singulières il empruntera.

Quoi qu'il en soit, jamais le prurit de l'écriture n'avait été porté à ce point parmi la gent médicale, tant il est vrai qu'en librairie le sujet fait recette. Tous les grands patrons – ou presque – rédigent des ouvrages de vulgarisation destinés au grand public. Ils expriment non seulement le fruit de leur expérience professionnelle, ou des positions critiques à l'endroit de l'institution, mais la philosophie générale à laquelle ils sont parvenus. Or, la parole du médecin, en tant que telle, force l'audience et la dispose. Au nombre de ceux qui connurent un vif retentissement, signalons : *Le Mandarin aux pieds nus* d'Alexandre Minkowski, *Grandeure et Tentations de la médecine* suivi de *L'Homme changé par l'homme* de Jean Bernard, *Les Médecins* puis *Le Malade* de Jean-Paul Escande, *La Puissance et la Fragilité* de Jean Hamburger... la liste s'allonge chaque jour. On peut se demander si cette prolifération traduit seulement une politique éditoriale prompte à saisir les « bonnes cibles » et à en tirer profit ; si elle manifeste le souci, plus ou moins clair, d'exercer un pouvoir et de se poser en conscience d'une époque trop incertaine sur ses valeurs. N'y aurait-il pas, pour une profession aussi complexe et fondamentale, nécessité de se penser hors de son champ opératoire, de se comprendre dans le prolongement même de son geste, et d'expliquer par l'exemple de la fiction son articulation à la société ? Écoutons Antoine Thibault, interne des hôpitaux, aux prises avec sa conscience professionnelle : « Je suis terriblement esclave de ma profession, voilà la vérité, songeait-il. Je n'ai plus jamais le temps de réfléchir... »

Réfléchir, ça n'est pas penser à mes malades, ni même à la médecine ; réfléchir, ce devrait être : méditer sur le monde ». Besoin ou nécessité ? En son temps, Diderot remarquait : « Il n'appartient qu'à celui qui a pratiqué la médecine pendant longtemps d'écrire de la métaphysique ». Il existerait donc un regard médical porté sur le monde, le lisant, le déchiffrant, et le prenant en compte d'une certaine manière. Le phénomène de médicalisation de la société contemporaine, stigmatisé par de nombreux auteurs, comme Yvan Illich, ne s'effectuerait pas uniquement par l'exercice du métier, mais aussi par ses interprétations littéraires et philosophiques dont les médias se font volontiers l'écho. Cependant, cette période faste s'achève. La médecine est malade. Malade d'elle-même. De son propre succès, peut-être. Elle n'échappe point au climat de crise de l'époque contemporaine, lequel l'oblige à reconsidérer ses propres valeurs : on l'a bien vu à propos des remous causés par la médecine conventionnée, la contraception, ou l'avortement, aujourd'hui les soins palliatifs, l'euthanasie, la drogue. L'antique définition, qui voit en elle l'art de conserver la santé et de guérir les malades, ne semble plus suffire. Malgré le succès remporté à la télévision par la série *Urgences*, de tels symptômes ne trompent pas. Ils sont la conséquence de l'évolution fulgurante et plurielle qui nous déstabilise. Le mal affecte le corps médical, concurrencé par des pratiques qui lui échappent, voire le contestent. Le passage de la profession libérale à la fonctionnarisation coupe les ailes de l'inspiration. L'Administration n'a jamais engendré le moindre élan créateur. Le

fonctionnaire n'est pas un sujet digne d'intérêt sinon pour nourrir la dérision d'un Courteline. Le cabinet de groupe dans lequel le médecin est son propre employé avec découpage horaire et distribution rationnelle du travail correspond à notre temps mais nous éloigne à grande vitesse du modèle du Dr Pascal, de la médecine de proximité ancrée dans l'humus de la vie. Quel romancier trouverait dans ce morne exercice un sujet captivant ? La réalité s'inscrit en faux derrière la belle apparence encore entretenue par les grandes premières chirurgicales, les découvertes spectaculaires des chercheurs, les prouesses technologiques. Le journalisme y trouve son compte, pas la littérature. Le roman médical disparaît pour des raisons identiques à celles qui ont conduit à la disparition du roman d'aventure. Dans le monde de Jules Verne on peut inventer, imaginer, célébrer les aptitudes de l'homme parce qu'il est au centre de l'histoire. Mais le cosmonaute, prisonnier de la robotique, de l'informatique, écrasé par l'excès de technologie, n'a pas donné un seul roman digne d'intérêt. Il y a aussi, dans cette affaire, la faute de médias trop enclins, par métier, à privilégier le sensationnel, lequel éblouit dans l'instant, au détriment de l'essentiel laissé dans l'ombre. Il est bon d'évoquer ici *Le Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley, dans lequel la vieillesse et la maladie ont disparu, mais aussi, avec elles, la poésie, la dimension proprement humaine de l'écriture. Quand les oiseaux ne chantent plus, la page reste blanche. Alors, au-delà des pouvoirs menacés de la fiction, n'ayons garde d'oublier une évidence : si la médecine court un danger, chacun de nous le court avec elle. Je retiendrai avant de conclure cette citation du livre de François de Closets, *En danger de progrès*, qui brosse ce tableau du présent et de l'avenir : « Le corps médical est devenu une armée au service de la Nation et cimentée par son armement lourd : hôpitaux, matériels coûteux, laboratoires de recherche, ordinateurs, etc. L'armée fait la guerre qu'elle peut mener avec son armement, mais c'est la société qui le lui donne et définit la stratégie. » Quand on passe de l'individu à la Nation, quand on délaisse le malade particulier au profit du groupe, quand l'initiative personnelle est bloquée par les contraintes de l'ensemble, le fonctionnement paraît certes plus efficace mais il devient esthétiquement inintéressant. La médecine cesse d'être un art avec tout ce que cela comportait de finesse, de compréhension, de talent, de psychologie, de vocation enthousiaste et de générosité. La lumière ne féconde plus les mots. Le pouvoir glacé du scialytique n'efface pas le soleil. Ce qu'on gagne en efficacité, on le perd en émotion. Quel que soit le génie de l'écrivain, il ne trouve plus dans cette évolution technologique de quoi faire vibrer sa plume et, partant, le cœur de ses lecteurs. S'il ne s'agissait que de la disparition d'un sujet, de l'altération d'un thème qui fut à la mode, ce ne serait pas d'une grande importance. Après tout, cela s'est déjà produit au cours de l'histoire en fonction du changement des goûts et des moeurs. En la circonstance, l'enjeu me paraît plus grave car les écrivains sont les intercesseurs irremplaçables des fondements mêmes de la société au premier rang desquels figure l'art de soigner, au même titre que celui d'enseigner ou celui de juger. L'écriture accompagne, révèle, prolonge. Elle porte à la connaissance, rend son objet sensible au profane. Elle est instrument de savoir et de rêve. À la jonction des deux rayonne la culture.

Jean-Max TIXIER